

# Robert Littell

## LA DÉFECTION DE A.J. LEWINTER

"Robert Littell écrit des thrillers intelligents, implacables."

THE OBSERVER





La défection  
de A.J. Lewinter

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS J'AI LU

*L'amateur*, n° 7770

*Légendes*, n° 8329

*La Compagnie*, n° 13491

ROBERT LITTELL

La défection  
de A.J. Lewinter

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Mélissa et Jean-Patrick Manchette



Couverture: Création Studio J'ai lu ©James Wragg /  
Trevillion Images

TITRE ORIGINAL  
*The Defection of A.J. Lewinter*

© Robert Littell, 1973

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE  
© Presses de la Cité, 1973

EAN 9782290377895

---

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I  
L'OUVERTURE





Il y eut un rideau de silence entre la fin de la pièce et la première vaguelette d'applaudissements. Distract par le silence, Chapin laissa flotter son attention et quitta des yeux l'Américain au crâne dégarni assis près de l'allée centrale.

Ce fut sa première faute de la journée.

Chapin était un homme gras et il enviait la grâce et l'aisance comme un infirme admire l'agilité d'un athlète. Il était assis sur le dur siège de bois, respirant lourdement, sa forme massive contrastant avec les minuscules Japonais alentour, et il regardait avec un plaisir presque sensuel les acteurs masqués de la compagnie Kanzé Nô qui glissaient sans bruit sur la passerelle *hashigakari* pour rejoindre les coulisses. Sans en comprendre toutes les subtilités, Chapin était frappé par le théâtre Nô. Il n'avait jamais avoué cela à personne, car il admettait que c'était une étrange obsession, surtout pour quelqu'un faisant son genre de travail. Il se demandait vaguement ce qui avait poussé l'Américain à venir au théâtre.

L'Américain.

Quand Chapin regarda de nouveau le siège près de l'allée, celui-ci était vide, et l'homme se hâta vers la sortie. Encore plongé dans l'atmosphère du Nô, Chapin répugnait à briser la toile d'araignée imaginaire qui l'attachait à la scène. Avec lassitude, il fraya un passage à son corps massif par-dessus les jambes de

quatre Japonais et se dirigea vers le hall à travers l'allée maintenant bondée. Pour un homme de sa corpulence et de son âge, il se déplaçait rapidement. Mais lorsqu'il sortit sur le perron du théâtre, l'Américain avait disparu dans le flot humain qui remplissait les rues du centre de Tokyo.

Chapin s'immobilisa sur les marches du théâtre et passa ses doigts dans ses cheveux clairsemés. C'était sa première « perte » en plusieurs années et son orgueil professionnel était blessé. Le Contrôle serait furieux. Comme il se détournait pour chercher un téléphone, quelque chose accrocha son œil : le profil familier d'un homme s'encadrant dans la vitre d'un taxi qui s'éloignait du trottoir.

Chapin s'engouffra dans un autre taxi et dit au chauffeur : « *Ano kuruma o otékuré.* » En japonais, songea Chapin, la phrase ne paraissait pas aussi ridicule qu'en anglais.

Les deux taxis, à cent mètres l'un de l'autre, filèrent, passant devant Toronomon et les grilles noires en fer forgé de l'Ambassade américaine, et luttèrent pour se frayer un passage sur une pente raide, au milieu des accumulations de voitures, d'autobus et de camions qui convergeaient bruyamment sur Roppongi. La brise de ce début de soirée soufflait par la portière et balayait le visage de Chapin, amenant avec elle la poussière rougeâtre d'un tronçon de route éventré où l'on construisait une nouvelle ligne de métro. Chapin s'aperçut que son chauffeur prenait goût à la poursuite ; le front touchant presque le volant, il passa sous le nez d'un camion-benne et engagea sa voiture sur les rails de tramways tandis qu'il accédait au sommet de la colline. Se servant de sa seule main gauche gantée de blanc, il braqua le volant à fond à gauche et fonça dans la petite rue latérale au carrefour de Roppongi. À présent, il se trouvait juste derrière l'autre taxi. Chapin se pencha et tapa sur l'épaule du chauffeur. « *Kimi*

*wa, beteran no untenshu da né... »* (Ça, c'est de la conduite !)

À l'autre bout du carrefour, des ouvriers portant d'épaisses ceintures ocre et des foulards sur le front s'échinaient contre un camion-benne embourbé. Les automobilistes appuyaient sur leurs avertisseurs tandis que la circulation s'accumulait. Dans le taxi devant Chapin, le client impatient sortit du véhicule, paya la course et se glissa entre les deux taxis en direction du trottoir. Au moment où son visage apparut clairement à Chapin, celui-ci découvrit qu'il avait bien suivi un Américain – mais pas le bon.

Chapin paya le chauffeur et se précipita vers la cabine téléphonique devant le supermarché Kinokuniya. Avant de composer son numéro, il décortiqua un chewing-gum de régime, le fourra dans sa bouche et entortilla l'emballage en une boule qu'il tritura pendant la communication.

La sonnerie retentit deux fois.

— 499-6529, dit une voix d'homme en japonais.

Chapin lut le numéro de sa cabine en anglais puis raccrocha.

Quinze secondes plus tard le téléphone sonnait.

— Allô, George ? C'est moi, dit Chapin avec nervosité et le souffle court.

— Où diable étiez-vous passés, toi et le Pot-de-Miel ? demanda George.

— À Marunouchi, répondit Chapin. (Il essaya de faire passer le reste d'un ton naturel.) Tout va bien. Notre ami vient de m'infliger cinq heures et demie de Nô. Là nous sommes à Roppongi. Le Pot-de-Miel est de l'autre côté de la rue, dans un magasin d'antiquités. Je ne le lâche pas pendant son dîner et ensuite je m'en vais le border à son hôtel.

Lewinter avait vécu la scène une centaine de fois en imagination mais il ne lui était jamais venu à l'esprit que le garde pourrait ne pas parler l'anglais. Il fixait par-dessus la table à plateau de verre le visage têtue du Slave et s'efforçait de refouler le sentiment de frustration et de peur qui montait en lui.

— Écoutez, reprit Lewinter, d'un ton cette fois plus patient et plus respectueux – il faut que je parle à l'*ambassadeur*.

Et il répéta le mot trois fois, comme si le fait de répéter pouvait amener le garde à comprendre.

— Je suis un amerikanski, ajouta-t-il.

Les deux femmes de ménage japonaises qui étaient en train de laver le sol de marbre du hall de l'ambassade levèrent la tête avec curiosité. Le garde, qui était nouveau à ce poste et encore peu sûr de lui, hésitait. Finalement, il haussa les épaules, décrocha le téléphone et appela l'officier de service.

Lewinter le regarda former le numéro et sentit sa tension diminuer. Enfin il aboutissait à quelque chose. Pour la première fois il prêta attention à ce qui l'entourait : les femmes de ménage japonaises qui, à présent, travaillaient dur ; le garde en uniforme qui se concentrait sur un journal russe ; le petit portrait de Lénine dans son cadre surchargé de dorures ; les craquelures dans le sol de marbre ; le lustre et le fil électrique noir

de poussière qui le reliait au plafond fendillé. Ce n'était pas ce qu'il avait envisagé. Pas du tout.

Traversant sur la pointe des pieds le dallage encore humide, l'officier de service, un Arménien petit, la mine sombre, les sourcils épais, franchit la pièce et vint se planter devant Lewinter.

— Oui, fit l'Arménien avec un sourire, et il désigna sa montre : Il y a quinze minutes, nous sommes terminés pour aujourd'hui.

— Je dois parler à votre ambassadeur, dit Lewinter, en se demandant à quel point l'Arménien comprenait l'anglais. Je désire aller en Union Soviétique.

— C'est malchanceux, dit l'Arménien, mais le bureau des visas ferme à cinq heures. Faites un réessai demain matin à partir de neuf heures.

— Vous ne comprenez pas, dit Lewinter. Je suis américain. Je désire aller en Union Soviétique définitivement. Pour y vivre.

— Définitivement ? répéta l'Arménien, cherchant la signification du mot.

Il la trouva et comprit.

Il se rappela un de ses amis qui avait laissé passer une occasion d'acheter des documents à Istanbul... et s'était retrouvé à affranchir des timbres à Tbilissi. D'un signe de tête, l'Arménien invita l'Américain à le suivre au bout du couloir.

Demeuré seul dans une vaste pièce humide encombrée de meubles rebondis, Lewinter s'installa dans un fauteuil mou aux ressorts cassés et attendit. Au cours de la demi-heure précédente, il avait fait le saut le plus crucial de sa vie, et cependant toute l'affaire lui semblait grotesque. Il avait préparé son passage à l'Est pendant des mois avec son goût habituel du détail – le voyage au Japon, les comprimés, le shampoing, les radiographies, la carte postale de dernière minute à Maureen, et même un livre à lire dans l'avion pour Moscou. Mais sans savoir comment, il s'était retrouvé sur le plateau d'un film d'Hitchcock – dans une ambas-

sade miteuse, dans une pièce défraîchie, au milieu de gens qui ne parlaient pas sa langue. Il pouvait presque se voir assis là, l'air vaguement mal à l'aise, vaguement ridicule, contemplant le haut plafond, croisant et décroisant ses jambes et se demandant s'il était surveillé par un autre que lui-même.

Lewinter émergea de ses pensées et se rendit compte qu'il avait entendu un bruit de voix masculines. La porte s'ouvrit. L'homme qui entra avait l'allure d'un type qui se serait baladé sur un campus d'université américaine. Il ne lui manquait que la pipe entre les dents ; mince et voûté, il portait une cravate nouée, une chemise beige boutonnée, une veste de sport ouverte en Harris tweed avec des pièces de cuir aux coudes, un pantalon de toile usé et des mocassins. Ses cheveux crépus étaient longs et touffus sur les côtés et derrière ; cela et son front haut lui donnaient l'air d'un intellectuel. Ses yeux étaient bruns tirant sur le jaune, et il y avait quelque chose dans son regard qui trahissait la tournure d'esprit ironique de l'homme.

Il eut un sourire chaleureux et tira un fauteuil près de Lewinter.

— Dans quel établissement avez-vous fait vos études secondaires ? dit-il dans un anglais parfait.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, dans quel établissement j'ai fait mes études ? dit Lewinter en écartant légèrement son siège. (Il soupçonnait automatiquement les gens qui essayaient de susciter l'amitié du premier coup.) Vous commencez par me faire attendre une demi-heure, et puis vous vous amenez avec une question pareille. Avez-vous la moindre idée des raisons de ma présence ici ?

— Écoutez, du calme, dit le Russe. Ça fait seulement vingt minutes. Il a fallu qu'on me fasse revenir à l'ambassade. D'ailleurs, ma question sur l'enseignement secondaire a un motif. On sait un tas de choses sur un Américain quand on sait où il a fait ses études.

Tenez, par exemple, moi. Je suis allé à Horace Mann. Tous les types là-dedans venaient de la grande bourgeoisie – pas exactement le genre de personnes qu'on s'attend à voir dans une ambassade soviétique après la fermeture, en train de demander l'asile politique. Voyez-vous, dit-il en se tapotant le front et en riant, je *sais* pourquoi vous êtes ici. Et je passe mon temps à me dire – Attention !

Lewinter ne put s'empêcher d'éprouver de la sympathie pour le Russe.

— Qu'est-ce que vous faisiez à Horace Mann ? demanda-t-il.

— Mon père, en bon communiste qu'il était, a grimpé les échelons des Affaires étrangères soviétiques jusqu'à Riverdale, dit-il. Il a été attaché au Secrétariat de l'O.N.U. pendant six ans. Dans quel établissement avez-vous fait vos études ?

— Collège scientifique du Bronx, dit Lewinter, surpris de constater qu'il désirait répondre à cette question.

— Ah, ah ? dit le Russe, en donnant une claque sur le genou de Lewinter. (Il pointa sur lui un doigt plaisamment accusateur.) *Petit-bourgeois*, intellectuel, Q.I. d'au moins 135, pas très fort en sport, pas de relations sexuelles avant l'université – et encore. Je dirais que vous êtes juif, sauf que vous n'avez pas l'air juif. Je me suis beaucoup trompé ?

— Non, sauf pour ce qui est des relations sexuelles, mentit Lewinter. (Puis redevenant sérieux.) Nous pourrions passer la nuit à discuter des mérites respectifs du Collège du Bronx et de Horace Mann. *Mais je n'ai pas toute la nuit*. J'ai très soigneusement évalué mes chances. Ou bien je quitte le Japon par votre avion de vingt heures, ou bien je ne le quitterai probablement pas du tout. (Il sortit sa montre de gousset et l'ouvrit avec un déclic.) Il me reste deux heures et quart. Il faut que je parle à votre ambassadeur.

— J'ai l'impression que mon ambassadeur est la dernière personne que vous voudriez voir, dit le Russe et un sourire s'étendit sur son visage. Il est très doué pour couper les rubans, mais c'est à moi qu'il transmet ses problèmes sérieux. Si vous êtes un problème sérieux (et ici, il plaça les paumes de ses mains à plat contre sa poitrine) je suis votre homme.

Lewinter le crut.

Le Russe sortit de sa poche poitrine un petit carnet vert et ôta le capuchon d'un marqueur à pointe de feutre.

— À présent que j'ai percé vos défenses avec mon charme spontané, il est temps pour le vrai Evgueni Mikhaïlovitch Pogodine – c'est mon nom –, il est temps pour moi de me dévoiler. L'homme qui est assis devant vous est marxiste pour un quart, humaniste pour un quart, et à moitié bureaucrate. (Son marqueur s'abaissa sur le carnet.) Votre nom ?

Lewinter avait l'impression de se trouver aux mains d'un dentiste indolore.

— A. J. Lewinter. A majuscule, J majuscule, L majuscule, W minuscule.

— À quoi correspond le A ? demanda Pogodine.

— Augustus. J pour Jerome. Mais je n'utilise que les initiales.

— Eh bien, monsieur A majuscule J majuscule Lewinter, âge ?

— Trente-neuf ans.

— Adresse ?

— Cambridge, Massachusetts.

Pogodine leva les yeux.

— Qu'est-ce que vous faites à Cambridge ?

— Je suis professeur adjoint au M.I.T.<sup>1</sup> et spécialiste des techniques de la céramique. Durant les quatre

---

1. Institut de Technologie du Massachusetts, l'un des centres de recherche scientifique de pointe des États-Unis



dernières années, j'ai travaillé sur les cônes de céramique pour le programme M.I.R.V.<sup>1</sup>.

Le Russe nota la réponse de Lewinter sur son carnet, puis médita un moment sur la page, relisant ce qu'il avait écrit. Jusque-là, il avait badiné avec un intellectuel légèrement bedonnant, au crâne légèrement dégarni et au teint brouillé qui parvenait à donner l'impression d'un type qui farfouille avec une clé dans une serrure. Puis, par une transition abrupte, Pogodine avait pénétré dans l'univers des agents secrets, des agents doubles et des incidents diplomatiques – un univers où un simple faux pas pouvait ruiner sa carrière. Aussi entreprit-il de progresser plus prudemment.

— Qu'est-ce qui vous a amené au Japon, monsieur Lewinter ?

— Le séminaire d'écologie de l'université Waseda. J'y ai soumis un texte hier. Lorsque je ne travaille pas sur les cônes, je me passionne pour l'écologie. Il y a deux ans, j'ai mis au point un plan pour un système de broyage d'ordures solides à l'échelon national. Les possibilités sont extraordinaires. Le plan inclut le rassemblement des ordures dans des centres régionaux où elles seraient traitées et recyclées. Croyez-le ou non, avec tous les problèmes que nous avons en Amérique, je n'ai pas réussi à intéresser Washington – même en démontrant sur le papier que toute l'opération serait amortie en trente-cinq ans. (Lewinter s'arrêta :) Est-ce que je vais trop vite pour vous ?

Mais Pogodine avait cessé d'écrire.

— Pourquoi voulez-vous vous rendre en Union Soviétique ?

— Comment pourrais-je seulement commencer à répondre à cette question ? fit Lewinter.

D'une manière caractéristique, il essayait de trouver des formules qui puissent servir d'expression sténo-

---

1. Missile intercontinental à cônes multiples.

graphique pour des choses auxquelles il croyait profondément au moment où il les exprimait.

— Je pourrais vous parler de la dégradation du rêve américain, dit-il. De la pollution, de la criminalité, de la corruption politique, de l'isolement des intellectuels, de la drogue, de la répression de l'opposition. Mais il y a une autre raison. Je fais partie du fameux complexe militaire-industriel. J'ai vécu à l'intérieur. Je sais de quoi je parle. Mon pays est engagé dans la construction d'un arsenal nucléaire offensif. Et, aussi sûr que nous sommes ici, il y aura à Washington un général quelconque pour proposer que nous l'utilisions. Je veux vous donner de quoi rétablir l'équilibre, pour qu'ils ne soient pas tentés. Je veux vous donner le M.I.R.V.

Pogodine eut soudain l'impression d'avoir affaire à un être mentalement dérangé. Dans l'univers de Pogodine, les opérations de renseignements étaient des affaires longues et fastidieuses au cours desquelles des centaines de personnes travaillaient laborieusement sur des bribes d'informations, pour construire une seule pièce d'un puzzle qui pourrait – peut-être – se placer dans un tableau plus vaste. Des étrangers qui entrent purement et simplement pour vous proposer toutes les billes à la fois, ça n'existait pas. Et pourtant...

— Laissez-moi vous dire ce qui me vient à l'esprit, fit Pogodine.

Il avait interrogé des centaines de personnes et il avait découvert depuis longtemps que la candeur est une arme puissante – surtout parce que c'est la dernière chose au monde à laquelle s'attendent des gens dans la situation de Lewinter.

— Si vous avez ce que vous prétendez avoir, dit-il, ce serait une grosse affaire pour nous. Et bien entendu, nous vous en serions très reconnaissants. Mais les gens ne surgissent pas comme ça pour vous offrir une information de cette taille. Aussi suis-je

obligé de considérer les autres possibilités. Il se peut que vous croyiez sincèrement être en possession de cette information ; mais il se peut que vous le croyiez parce que d'autres personnes veulent que vous le croyiez. Consciemment ou non, vous pouvez être un élément infiltré, quelqu'un qui est envoyé pour nous faire avaler une fausse information. Ou bien encore, vous pourriez être un fou de première grandeur. Il y a d'autres combinaisons, mais elles seraient trop complexes à analyser. Aussi vous dirai-je : « Si vous étiez à ma place, que feriez-vous ? »

— Si j'étais à votre place, dit Lewinter, entrant dans le jeu, je ne négligerais pas la possibilité que je sois effectivement aussi important que je le dis – et peut-être même plus.

— Oui, c'est dans les choses possibles, fit Pogodine. Vous ne connaissez pas les règles de ce jeu.

— Quelles sont-elles ?

— À ce stade de notre relation, il vous faut nous fournir un gage de votre sincérité, répondit Pogodine. Passer à l'Est (le Russe insista sur ces mots) est une affaire délicate. Vous devez nous donner quelque chose à nous mettre sous la dent.

Cette invite oscilla un moment devant Lewinter. Il songea à sa carte d'identité usée, à la carte du M.I.T., à son passeport. Mais il savait qu'aucune de ces pièces ne lui permettrait d'être dans l'avion de huit heures pour Moscou.

— Écoutez, dit-il, je pourrais vous donner la formule de trajectoire de l'une des têtes non offensives d'un M.I.R.V. Vous pouvez la câbler à Moscou. Il doit sûrement y avoir là-bas quelqu'un qui pourra la confirmer.

Sans le moindre changement d'expression, Pogodine présenta son carnet vert à Lewinter.

— Voulez-vous un stylo ? demanda-t-il poliment.

— Non merci, j'ai le mien, dit Lewinter, et il commença à écrire d'une main ferme.

— Et maintenant, regardez, ça commence, dit Diamond. (Et les hautes portes de bois sculpté de l'ambassade soviétique s'ouvrirent.) Voilà le chef de leur K.G.B. local, Mickey Pogodine, à l'arrière. Le type à droite est l'un de ses Arméniens. Lewinter, c'est le type trapu, à gauche. Dès qu'ils auront franchi la grille, la caméra va faire un zoom sur lui. C'est maintenant, voilà, monsieur Lawson, voulez-vous faire un arrêt sur l'image, juste ici ?

Le visage de A. J. Lewinter, granuleux et légèrement surexposé, remplit le petit écran à l'extrémité de la pièce. C'était un portrait étrangement ambigu ; ses yeux avaient été saisis rétrécis, jetant furtivement sur le côté un regard plein d'appréhension ; mais sa bouche, à demi ouverte, se détendait en un sourire plein d'assurance.

— O.K., monsieur Lawson, puis-je vous demander de laisser le film se dérouler jusqu'au bout ? dit Diamond.

La caméra fit un zoom arrière, l'image devint floue, puis retrouva le point. Un autobus passa et dissimula la scène pendant un instant. Lewinter était sur le point de monter à l'arrière d'une limousine garée en attente lorsqu'il se retourna brusquement vers Pogodine et se mit à gesticuler en désignant l'ambassade.

— On dirait que le salaud a changé d'avis, dit quelqu'un.

Diamond ne prit pas la peine de répondre, et les silhouettes plates continuèrent de s'agiter en silence sur l'écran. Pogodine dit quelque chose à l'Arménien qui partit en courant vers l'ambassade et réapparut avec un petit sac avion en plastique. Les trois montèrent à l'arrière de la voiture et elle démarra, sortant du champ de la caméra. L'écran devint blanc tandis que l'extrémité du film claquait sur la bobine. Les lumières se rallumèrent et les quatre hommes autour de la table échangèrent à la dérobée des regards prudents.

— Avons-nous la moindre idée de ce que contenait le sac ? demanda Steve Ferri.

— Ça, c'est la question à un million, dit Diamond.

— Comment le Contrôle de Tokyo a-t-il... ?

Diamond interrompit Ferri d'un geste.

— Monsieur Lawson, dit-il, je me demande si je peux vous ennuyer un peu en vous demandant de rembobiner le film plus tard. Et merci beaucoup.

La porte cliqueta en se refermant sur le projectionniste.

Assis à l'extrémité de la table, tournant le dos aux stores vénitiens, Diamond faisait le point de la situation. Les hommes qui l'entouraient auraient dû lui paraître familiers ; après tout, il travaillait avec eux depuis des années. Mais c'était la première fois qu'il *présidait* le groupe. Et la nouvelle perspective (Diamond occupait le siège du Délégué au Secrétariat-Adjoint) faisait toute la différence. Il suffisait, pour s'en rendre compte, d'un coup d'œil aux visages de Bob Billings et de Steve Ferri : tous deux faisaient face à Diamond avec des figures qu'il ne parvenait pas à déchiffrer. Ils étaient trop froids, trop lointains, d'une désinvolture trop contrainte. Le seul qui paraissait totalement familier était Gordon Rogers, un sourire sur son visage aux joues roses, signal d'insécurité, jouant sur ses traits flous. Diamond pouvait manœuvrer Rogers. Mais Billings et Ferri, Billings avec son

profil dur et Ferri avec ses yeux durs, oui, Billings et Ferri, ce serait une autre affaire.

Il n'existait pas de règles établies pour le terrain sur lequel Diamond allait s'engager, aussi s'aventura-t-il prudemment.

— Eh bien, messieurs, dit-il, on est vraiment dedans jusqu'au cou, cette fois.

Steve Ferri alla à la fenêtre et remonta le store. Des rais de lumière se dessinèrent sur le tapis.

— Ce jugement n'est-il pas prématuré ? demanda-t-il.

Ferri avait passé douze années dans l'armée comme officier, et il y avait gagné un accent traînant, vaguement sudiste. Lorsqu'il prenait la parole, ses lèvres minces et sa mâchoire remuaient à peine ; il semblait parler à travers ses dents serrées, une caractéristique physique qui donnait à ses mots un ton de brutale autorité.

— Si le chef était là, j'ai dans l'idée qu'il souhaiterait que nous manœuvrions prudemment dans cette affaire.

— Tout le monde n'éprouve pas tes sentiments pour le délégué, Steve, dit Diamond. Le fait est qu'il se trouve à Bethesda avec une endocardite et que c'est moi qui suis dans le pétrin. (Il évita le regard de Ferri.) Écoutez, dit-il, personne dans cette pièce n'est en dehors du coup. Nous sommes responsables de la sécurité du programme M.I.R.V. et nous nous sommes fait baiser.

Diamond s'installa plus profondément dans le fauteuil inhabituel et allongea les jambes. Sa silhouette était pleine d'élégance désinvolte ; c'était un homme d'une quarantaine d'années, agréablement nonchalant, les manches retroussées au-dessus du coude, une large mèche de cheveux noirs lui barrant le front. Il paraissait de taille à faire face à la situation. Mais il se demandait s'il en était capable. Tout semblait arriver en même temps. Il y avait d'abord eu cette scène

incroyable, dix jours plus tôt, dans son bureau, avec le délégué, écroulé sur le tapis et suffoquant. Puis, moins d'une semaine plus tard, le boulot. Et à présent, ce passage à l'Est. Et au-dessus de tout, il y avait Sarah, le seul problème qu'il aurait pu éviter... mais qu'il avait choisi de ne pas éviter.

Et pourtant, il n'avait pas ressenti une telle exaltation – il n'y avait pas d'autre mot – depuis l'époque de l'Agence. D'une certaine façon, les problèmes le nourrissaient, alimentaient son moi, fortifiaient son ambition. Les équations anciennes qui avaient constitué la base de son existence étaient à présent périmées, et les nouvelles semblaient infiniment engageantes. S'il menait en douceur l'affaire du passage à l'Est, Diamond n'avait guère de doute, le poste de délégué au Secrétariat-Adjoint lui serait définitivement attribué. Quant à la fille, c'était une autre histoire, une histoire d'amour, et il n'y avait pas eu d'histoire d'amour dans sa vie depuis son mariage.

— Je continue à penser que tu exagères, dit Ferri, et il regarda Billings pour voir si celui-ci le soutiendrait.

Mais Billings demeura silencieux ; s'il devait s'opposer à Diamond, ce serait lui et non Ferri qui choisirait le moment.

— J'exagère ? fit Diamond. (Il prenait soin de garder un ton – sinon une formulation – poli.) Bon sang, depuis le début, toute cette affaire est un énorme piège à cons. (Il ouvrit une chemise cartonnée et commença à fouiller dans une liasse de documents sur papier pelure.) Voici un rapport du département des Enquêtes et du Personnel... C'est ton rayon, Steve. Trois semaines avant qu'il ne fasse sa demande pour assister à un congrès au Japon, tes gars ont signalé que Lewinter avait acheté (Diamond fit courir son doigt sur la page)... acheté 500 comprimés de Clortriméton pour le rhume des foins et une douzaine de flacons plastique de shampooing antipelliculaire Head & Shoul-

ders. Selon ce rapport, nous savons également qu'il est allé chez son dentiste, un certain docteur Fishkin à Boston, et qu'il a repris son dossier dentaire. Dans quelque recoin de notre énorme réseau de sécurité, une sonnerie d'alarme aurait dû se déclencher. Mais que s'est-il passé ? Lewinter a demandé l'autorisation de se rendre au Japon, et un dénommé Stefano Ferri, directeur du département des Enquêtes et du Personnel, a signé le papier – et Diamond lissa la feuille de papier froissé sur la table.

— Qu'y a-t-il de si extravagant à acheter une grosse quantité de comprimés contre le rhume des foins ? dit Ferri d'un ton agressif, mais d'une voix à peine plus aiguë. Et du shampoing ? Franchement, dis-le-moi, Leo. Quant au dossier dentaire, nous avons vérifié la chose deux jours après qu'elle s'est produite. Et il se trouve que Lewinter s'est engueulé avec ton docteur Fishkin et qu'il a cherché un autre dentiste.

— As-tu jamais entendu parler d'un type qui achète cinq cents cachets ? demanda Diamond. Pas à moins qu'il n'ait dans l'idée qu'il risque de ne plus en trouver. J'ai l'impression que si tu avais ouvert le sac de voyage de Lewinter, tu y aurais trouvé les comprimés, le shampoing et les radios du docteur Fishkin.

— Je n'en sais rien, Leo. Il me semble que tu vois trop de choses dans cette histoire, intervint Gordon Rogers. Si l'on considère ce qui est arrivé, je suis bien d'accord que nous aurions dû faire plus à Tokyo que de le soumettre à une surveillance de routine. Mais si nous coffrons tous les types du programme M.I.R.V. qui achètent des médicaments en grosse quantité, nous allons être débordés.

Rogers, un homme légèrement efféminé, aux lèvres épaisses et sinueuses, se racla la gorge, satisfait d'avoir fait ce qui lui paraissait une bonne intervention.

— J'espère que le secrétaire à la Défense pourra trouver au fond de son cœur autant de charité que vous, dit Diamond. Mais n'y comptez pas trop. Lors-



que j'ai quitté son bureau à une heure avancée, la nuit dernière, il attendait un coup de téléphone du Président. Je tiens à vous dire une chose, le conditionneur d'air fonctionnait à plein, mais le secrétaire à la Défense suait des billes de sueur. Et si nous avions le moindre bon sens, nous en ferions autant. Nous avons affaire au problème de sécurité le plus grave qui existe après le Plan Unique Intégré d'Opérations et la Liste de Cibles Stratégiques Nationales.

— Sois tranquille, je sue, dit Rogers, et il tira de sa poche un fin mouchoir blanc marqué à ses initiales et commença à se tamponner le front. Bon sang, quand donc aurons-nous une salle de conférences plus petite ou un conditionneur d'air plus grand ? Seigneur, les gens du planning stratégique, à l'autre bout du couloir, on ne les imagine pas travaillant dans ces conditions !

— Que se passe-t-il au sujet de la réorganisation des espaces de bureaux ? intervint Ferri. Avec le chef malade, nous risquons de nous faire avoir quand ils vont commencer à répartir les bureaux. Il faut les avoir à l'œil. C'est la roue qui grince qui se fait huiler. Je devrais peut-être vous envoyer une copie du rapport que j'ai rédigé pour le chef. Seigneur, j'ai eu droit à des meubles de rangement dans la loge du concierge et à trois assistants qui dégringolent les uns sur les autres dans un réduit de deux mètres sur deux qui était prévu pour un réservoir d'eau.

Diamond eut l'impression d'être cramponné à un gouvernail et d'essayer de maintenir un voilier sous un vent violent.

— Je suis aussi soucieux que vous de ce qui va nous arriver avec le prochain patron, dit-il, mais est-ce que nous ne pourrions pas mettre cette question de côté pour le moment ?

Sans attendre de réponse, Diamond gagna un meuble près de la porte.

— Écoutez ça, dit-il, et il appuya sur une touche du magnétophone.

— Allô, George ? C'est moi, dit une voix qui semblait parvenir de l'extrémité d'un tunnel.

— Où diable étiez-vous passés, toi et le Pot-de-Miel ?

— À Marunouchi, répondit la voix. Tout va bien. Notre ami vient de m'infliger cinq heures et demie de Nô. Là, nous sommes à Roppongi. Le Pot-de-Miel est de l'autre côté de la rue, dans un magasin d'antiquités. Je ne le lâche pas pendant son dîner et ensuite je m'en vais le border à son hôtel.

Diamond arrêta le magnétophone.

— Seigneur ! dit Rogers. Ce foutu Chapin ! Quel imbécile !

— Ce n'est pas seulement Chapin, dit Diamond. C'est le Contrôle de Tokyo... Ils ont violé toutes les règles. Chapin a perdu Lewinter, puis il a gaspillé trois heures et demie à attendre qu'il réapparaisse à son hôtel avant de signaler sa perte. Il se trouve que le Contrôle avait filmé Lewinter entrant et sortant de l'ambassade soviétique mais ils ont développé le film 48 heures seulement après qu'il eut quitté le pays. Selon tes propres instructions, Gordon, ces films sont censés être apportés et développés trois fois par jour, à chaque changement d'équipe. Si je me trompe, arrête-moi.

Rogers hocha la tête avec gêne.

— Et puis il y avait la question simple et élémentaire de l'activité radio en code, poursuivit Diamond. Quarante minutes après que Lewinter eut franchi les portes de l'ambassade, une quantité inhabituelle de messages codés a été envoyée à Moscou. Il se passait manifestement quelque chose. Qu'est-ce que foutait le Contrôle ?

— Il y a eu douze soirées, le mois dernier, où les Russes ont envoyé des messages codés, fit Rogers.

Diamond attendit qu'il ajoute quelque chose, mais Rogers en resta là.

— Bon, laissons tomber Chapin, laissons tomber la question des films, laissons tomber la question des messages radio, dit Diamond. (Il ramassa un autre rapport.) Une heure et quarante-cinq minutes après l'entrée de Lewinter à l'ambassade, soit une heure entière avant que l'avion s'envole pour Moscou avec Lewinter et Pogodine, le Contrôle avait en main un rapport d'un agent local. Une femme de charge japonaise travaillant à l'ambassade soviétique. Elle leur a dit qu'un Américain était arrivé après l'heure de la fermeture, que l'officier de service l'avait fourré en vitesse dans une pièce, qu'il y avait eu via le standard toute une série de coups de téléphone excités. La femme de charge ne parlait que le russe ; elle ne comprenait pas l'anglais. Selon son rapport – faites bien attention – elle a bel et bien dit au Contrôle qu'elle avait entendu des bribes de discussion entre Pogodine et Stanchev, leur ambassadeur. Apparemment, l'ambassadeur a eu le dessous et est sorti en tempêtant, et aussitôt après, tous les employés japonais locaux ont été renvoyés chez eux en avance. Ce n'était même plus un puzzle. C'était un jeu de construction pour mômes.

Rogers avait sombré dans le silence. Il était assis la tête dans les mains, contemplant la table.

Robert Billings, un bureaucrate mince et aristocratique qui était fier de son don pour couper les cheveux en quatre, refusait de se laisser impressionner.

— Je dois dire, Leo, qu'à mon avis tu rassembles les morceaux pour obtenir délibérément un tableau défavorable pour nous. J'ai lu ce rapport, tous ces rapports me sont passés entre les mains. La femme de charge n'a pas dit qu'elle avait vu un Américain ; elle a dit qu'elle avait vu un homme dont elle a *pensé* que c'était un Américain. Elle n'a pas dit qu'elle avait entendu une discussion entre Pogodine et Stanchev ; elle a dit qu'elle avait entendu une discussion dans une pièce,

après quoi l'ambassadeur est sorti en se pressant, non en tempêtant.

Billings s'exprimait d'un air détendu, en défenseur désinvolte de la vraie foi, inébranlable champion de ses pairs contre Leo Diamond. En tant que directeur de la branche du service chargée des Plans et Programmes de Sécurité, il se plaçait dans la hiérarchie immédiatement après Diamond ; en tant que doyen par ses états de service, il était considéré par tous comme impossible à surpasser dans une analyse technique. Brillant, dévoué, se consacrant totalement au service, il aurait probablement pu depuis longtemps obtenir le poste de chef s'il n'avait possédé cette personnalité professorale, presque guindée.

— Je suis d'accord avec toi, un réseau de sécurité sans faille aurait dû l'arrêter avant qu'il passe de l'autre côté, mais un réseau de sécurité vraiment sans faille n'est pas concevable dans ce pays, continua Billings. Et tu as négligé l'essentiel (Billings dit cela très paisiblement, laissant les mots faire leur effet) – oui, je suis certain que tu as négligé l'essentiel. La question primordiale à présent n'est pas de savoir comment il a pu passer chez les Russes, mais plutôt ce qu'il a emporté avec lui – mis à part les comprimés pour le rhume des foins et le shampoing, bien entendu. En un mot, à quel point peut-il aider nos amis de l'autre bord, et à quel point peut-il nous nuire ? Et je vous suggère la réponse, basée sur les faits véritables : guère, il ne peut guère nous nuire. Les faits vérifiables, nous les connaissons tous. Qui est donc, après tout, cet A. J. Lewinter ? Son dossier de sécurité... (Billings jeta sur la table une fiche perforée d'ordinateur, comme s'il la présentait aux yeux de tous.) Son dossier est bien vague. 39 ans, Q.I. 145. Diplômé avec mention d'une école de céramique de l'Est dont personne n'a jamais entendu parler, baptisée Alfred University. C'est un spécialiste assez compétent dans le domaine des céramiques. Marié. Deux enfants. Divorcé. Arrivé voici

quatre ans pour travailler au programme M.I.R.V., à la conception des cônes balistiques en céramique. Salaire, 17 500 dollars. Les services de sécurité l'ont passé au crible à ce moment-là. Pas de dettes. Hétérosexuel. Pas de perversions connues. Politiquement un peu à gauche, mais qui ne l'est pas là-bas, au M.I.T. ? En tout cas, ce n'était pas un militant. Le seul élément un peu extraordinaire de son dossier, c'est sa passion pour l'écologie, ce qui ne constitue guère une raison de s'inquiéter. Il y a sept mois, il s'est lié à une assistante à la recherche qui a l'air d'une nouvelle version de sa femme. On a enquêté sur elle. Pas de dettes. Pas de perversions connues. Légèrement à gauche politiquement.

Billings, le seul homme avec Diamond à avoir une chance d'accéder à la direction du service, menait la conversation avec assurance.

— Mickey Pogodine pourrait bien être surpris lorsqu'ils commenceront à interroger notre Lewinter, poursuivit-il, suprêmement sûr de lui. Pourquoi nous faire du souci ? Un spécialiste des cônes balistiques en céramique passe de l'autre côté et nous toucherions le fond ? Les Soviétiques sont aussi bons que nous, peut-être meilleurs dans le domaine des cônes en céramique. Ils pourraient certainement apprendre une ou deux petites choses à Lewinter. Tout cela est si anodin qu'on voit à peine pourquoi nos amis soviétiques l'ont pris, en fait.

Diamond acheva de noircir un « S » particulièrement épais sur son bloc jaune et leva les yeux, les lèvres serrées. Gordon Rogers écrivait sur un carnet à feuillets amovibles. Steve Ferri et Robert Billings regardaient Diamond. Le seul bruit dans la pièce était le ronronnement de l'air conditionné.

Diamond rompit le silence.

— Je n'ai pas négligé l'essentiel, Bob... C'est toi qui l'as négligé. (Le défi était relevé.) L'unique élément important n'est pas ce rapport de sécurité qui ne nous